

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

VICTOR HUGO

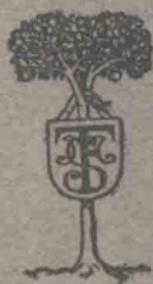
LES ORIENTALES

*Édition critique
avec une introduction, des notices,
des variantes et des notes*

PAR

ÉLISABETH BARINEAU

TOME II



PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
4, RUE DE LA SORBONNE, 4

1954

avec le concours du C. N. R. S.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

VICTOR HUGO

LES ORIENTALES

*Édition critique
avec une introduction, des notices,
des variantes et des notes*

PAR

ÉLISABETH BARINEAU

TOME II



PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
4, RUE DE LA SORBONNE, 4

1954

IMPRIMERIE F. PAILLART
ABBEVILLE

N° d'impr. : 4444

Dépôt légal : 3^e trimestre 1954.

LE CHÂTEAU FORT — NOTICE

Le second des poèmes qui ont comme sujet Ali-Pacha, vizir de Janina, semble ne pas être basé sur autre chose que l'enthousiasme d'Ali pour les forteresses. Pouqueville dans son *Histoire de la Régénération de la Grèce* et Ibrahim-Manzour-effendi dans ses *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie* parlent à plusieurs reprises de cette manie, qu'ils considèrent comme d'autant plus répréhensible qu'elle augmentait les souffrances des habitants grecs sans leur faire aucun bien et avait comme cause une idée superstitieuse d'Ali. Le passage où Ibrahim-Manzour présente dans le plus grand détail l'entêtement du vizir à faire construire des forteresses et les malheurs qui en résultaient est probablement le point de départ de la composition du *Château fort* :

Ali me parla un jour de divers forts qu'il projetait de faire construire, avec tous les magasins et logemens militaires, citernes, etc., dans plusieurs endroits de ses états. De toutes ces constructions, il n'y en avait pas une seule qui eût pu être de quelque utilité, et les sites étaient les plus défavorables : je le lui prouvai. *N'importe*, me répondit-il, faites-en toujours commencer au moins deux. Je lui dis que c'était vouloir dépenser inutilement son argent, et fouler ses sujets pour rien ; car toutes ces constructions étaient un des grands fléaux des malheureux habitans, qui, non-seulement étaient obligés de fournir *gratis* une grande partie des matériaux, mais ils étaient encore tenus de transporter tout ce qu'il fallait sur leurs propres bêtes de somme, et outre cela de fournir un certain nombre d'ouvriers et de manœuvres. Ali me répliqua que c'était pour lui un besoin indispensable de bâtir, et il me raconta bénévolement qu'un

cheikh syrien, derviche d'une grande sainteté et d'un profond savoir, lui avait conseillé, il y avait plus de vingt ans, de bâtir toujours, attendu que la sûreté de sa vie était liée à la construction non interrompue de divers édifices¹.

Cette explication de la genèse du *Château fort* ne fournit aucun renseignement sur la source de la forme ou des détails du poème. Si une telle source existe, nous ne l'avons pas trouvée ; en vérité, il n'y a rien dans le poème qui ait demandé à Hugo une étude spéciale.

Si le manuscrit du *Château fort* représente le premier jet (et rien n'indique le contraire), Hugo l'a composé avec une facilité et un manque d'hésitation remarquables à en juger d'après la variante unique et l'égalité de l'écriture. Le nom de ce poème ne figure pas dans une liste que Hugo a dressée pour se donner une idée de la longueur du recueil ; là, *Le Derviche* est suivi de *Marche turque*, et les manuscrits de ces deux poèmes sont numérotés successivement. Le manuscrit du *Château fort* porte l'indication : « entre *Le Derviche* et la *Marche turque* ». Il est donc clair que la composition du *Château fort* est postérieure au premier classement des *Orientales*. Nous ne pouvons pas dire si Hugo l'a écrit pour allonger le recueil ou, ce qui semble plus probable, pour présenter une deuxième vue de la vie d'Ali-Pacha.

1. IBRAHIM-MANZOUR-EFFENDI, *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie*, p. 267.

LE CHÂTEAU FORT

Ἐρῶσο ¹

A quoi pensent ces flots qui baisent sans murmure
 Les flancs de ce rocher luisant comme une armure ?
 Quoi donc ! n'ont-ils pas vu, dans leur propre miroir,
 Que ce roc, dont le pied déchire leurs entrailles,
 A sur sa tête un fort, ceint de blanches murailles,
 6 Roulé comme un turban autour de son front noir ?

Que font-ils ? à quoi donc gardent-ils leur colère ?
 Allons ! acharne-toi sur ce cap séculaire,
 O mer ! Trêve un moment aux pauvres matelots !
 Ronge, ronge ce roc ! qu'il chancelle, qu'il penche, [98]
 Et tombe enfin, avec sa forteresse blanche,
 12 La tête la première, enfoncé dans les flots !

Épigraphe : ne se trouve pas dans *M.*
 7 C A qui donc gardent-ils leur colère ?

1. Forme moderne équivalente en signification, dans la langue littéraire ou érudite, à l'ancien ἔρρωσο : Adieu. Ce mot ne se trouve pas dans les *Chants populaires de la Grèce moderne* publiés par Fauriel, mais tous les mots cités par Fauriel qui contiennent deux ρho (ρρ) portent, comme ἔρρωσο, l'esprit doux sur le premier et l'esprit rude sur le deuxième.

Dis, combien te faut-il de temps, ô mer fidèle,
 Pour jeter bas ce roc avec sa citadelle ?
 Un jour ? un an ? un siècle ?... Au nid du criminel
 Précipite toujours ton eau jaune de sable !¹
 Que t'importe le temps, ô mer intarissable ?
 18 Un siècle est comme un flot dans ton gouffre éternel.

Engloutis cet écueil ! que ta vague l'efface
 Et sur son front perdu toujours passe et repasse !
 Que l'algue aux verts cheveux dégrade ses contours !
 Que, sur son flanc couché, dans ton lit sombre il dorme !
 Qu'on n'y distingue plus sa forteresse informe !
 24 Que chaque flot emporte une pierre à ses tours !

Afin que rien n'en reste au monde, et qu'on respire
 De ne plus voir la tour d'Ali, pacha d'Épire ;
 Et qu'un jour, cotoyant les bords qu'Ali souilla,
 Si le marin de Cos dans la mer ténébreuse
 Voit un grand tourbillon dont le centre se creuse,
 30 Aux passagers muets il dise : C'était là !²

26 novembre 1828.

cet écueil

19 *M* Engloutis ! Engloutis ! que ta vague l'efface.
 Date *M* 26 9bre ; *A* Novembre 1828.

1. Ce détail fait croire que Hugo pense au château fort de Janina, où Ali-Pacha s'enferma avec sa famille et quelques fidèles pour résister à l'ordre de proscription envoyé par le sultan. Janina n'est cependant pas sur la côte.

2. Le vocabulaire et les images du poème entier rappellent d'une façon générale la littérature classique. La dernière strophe rappelle deux passages particuliers sans cependant les suivre de très près. Dans le septième chant de *Illiade* Hector propose un combat singulier pour décider la victoire et annonce le traitement qu'il promet

à un adversaire vaincu : « Que les Grecs l'ensevelissent et lui érigent un monument aux bords étendus de l'Hellespont, afin que l'on dise parmi les races futures, en fendant avec de nombreuses rames les noires vagues de cette mer : Voici la tombe antique d'un guerrier qui, signalant sa valeur, fut renversé dans la poussière par l'illustre Hector. » (Homère, *Œuvres*, traduites en français par J.-B. Bitaubé, nouvelle édition [Paris : Lebigre frères, 1836], I, 118-119. La première édition est de 1786.) L'autre passage ressemble davantage aux derniers vers du *Château fort* par le sujet et un seul détail. C'est la description de la destruction du château d'Armide, qui se termine ainsi : « l'air n'est pas encore serein, mais le palais a disparu ; les vestiges en sont effacés, et on ne peut pas même dire : Il était là. » (Le Tasse, *Jérusalem délivrée*, chant XVI, traduction de Ch.-Franç. Lebrun [Paris : Librairie de la Bibliothèque nationale, 1877], II, 97. La première édition de cette traduction date de 1774.)

MARCHE TURQUE — NOTICE

En 1827 Mérimée publia *La Guzla*, recueil de chansons prétendues illyriques, dont il se disait le traducteur. Une de ces chansons est à notre avis la principale source d'inspiration de la *Marche turque*. Elle contient une invitation à la guerre qui, comme le poème de Hugo, présente le contraste entre la vie militaire et la vie contemplative, au grand détriment de celle-ci :

Que celui qui sait lire et écrire, que celui qui aime à rester assis, s'occupe à vendre des étoffes à la ville. Que celui qui a du cœur mette un sabre à son côté, et qu'il vienne à la guerre. Là les jeunes gagneront des richesses¹.

Prenant ce contraste comme point de départ, Hugo évoque le soldat turc idéal, tel qu'il le conçoit. Pour cela, il a recours à toutes sortes de renseignements qu'il a recueillis dans ses lectures, sur la vie turque, l'organisation de l'armée, l'attitude des soldats, etc. Ces renseignements, qui proviennent de sources multiples et qui sont quelquefois modifiés par l'imagination du poète, sont néanmoins employés de façon à produire un poème martial vraiment remarquable pour son unité.

1. Prosper MÉRIMÉE, « La querelle de Lepa et de Tchernyegor », *La Guzla, choix de poésies illyriques*, édition publiée avec une introduction et les variantes de la première édition [Strasbourg : J. H. Ed. Heitz, Imprimeur-libraire, 1927], p. 132.

MARCHE TURQUE

Là — Allah — Ellallah !

Koran.

Il n'y a d'autre dieu que Dieu.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
 2 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

J'aime le vrai soldat, effroi de Bélial.¹
 Son turban évasé rend son front plus sévère,
 Il baise avec respect la barbe de son père,
 Il voue à son vieux sabre un amour filial²,
 Et porte un doliman percé dans les mêlées

Épigraphe : ne se trouve pas dans *M*.

4 *M* (première version raturée) Sous un rouge turban il cache un front sévère ; (deuxième version raturée) Son turban vaste et lourd rend son front plus sévère.

5-7 *M* (version raturée)

Baisant avec respect la barbe de son père,
 Vouant à son vieux sabre un amour filial,
 Il porte un doliman...

1. Les Mahométans, comme les Hébreux, emploient quelquefois le terme Bélial pour désigner le chef des Démon.

2. Voir notre troisième note à *La douleur du pacha* pour l'importance du sabre de famille.

De plus de coups que n'a de taches étoilées
9 La peau du tigre impérial¹.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle, [100]
11 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Un bouclier de cuivre à son bras sonne et luit,
Rouge comme la lune au milieu d'une brume ;
Son cheval hennissant mâche un frein blanc d'écume ;
Un long sillon de poudre en sa course le suit.
Quand il passe au galop sur le pavé sonore²,
On fait silence, on dit : C'est un cavalier maure !
18 Et chacun se retourne au bruit³.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
20 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Quand dix mille Giaours viennent au son du cor,
Il leur répond ; il vole, et d'un souffle farouche
Fait jaillir la terreur du clairon qu'il embouche,
Tue, et parmi les morts sent croître son essor,

12 M (version raturée et placée plus loin) Quand dix mille giaours
viennent au son du cor.

1. Pour la source possible de l'allusion au tigre impérial, voir notre onzième note à *La douleur du pacha*.

2. M. Amédée GUIARD (*Virgile et Victor Hugo*, p. 44) attribue l'effet précipité de ce vers à l'imitation du vers de l'*Énéide* : « Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum. »

3. « Aben-Hamet accompagnait la brillante Espagnole sur un cheval andaloux équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enflait derrière lui, son sabre recourbé retentissait sur la selle élevée, et le vent agitoit l'aigrette dont son turban étoit surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grâce, disoit en le regardant passer : « C'est un prince infidèle que dona Blanca va convertir. » (CHATEAUBRIAND, *Les Aventures du dernier Abencerage*, p. 21.)

Rafrâchit dans leur sang son caftan écarlate,
 Et pousse son coursier qui se lasse, et le flatte
 27 Pour en égorger plus encor !

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
 29 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

J'aime, s'il est vainqueur, quand s'est tu le tambour,
 Qu'il ait sa belle esclave aux paupières arquées,
 Et, laissant les imams qui prêchent aux mosquées
 Boire du vin la nuit, qu'il en boive au grand jour !¹
 J'aime, après le combat, que sa voix enjouée
 Rie, et des cris de guerre encor tout enrouée, [101]
 36 Chante les houris et l'amour !

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
 38 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

25 *M* (version raturée) Rafratchit dans leur sang son turban écarlate.

1. « A la vérité les mahométans ne sont pas aussi attachés à la lettre de l'écriture, que les Hébreux ; et comme on est moins observé dans les provinces qu'au sein de la capitale, ce qui est le contraire dans l'Europe civilisée, la vie y est par conséquent plus abondante. Ainsi on ne craint pas de se souiller en mangeant du lièvre, du gibier et des tripes : le poisson avec ou sans écaille fait partie des mets usités ; on sert sur les tables des écrevisses, des langoustes, des homards ; enfin on boit publiquement du vin dans les tavernes et dans les caravansérails. Mais le Turc qui use de cette boisson sait rarement s'arrêter dans un juste milieu ; et le principe une fois violé, il est rare qu'il ne se dégrade pas par l'ivrognerie. C'est pourquoi on voit presque partout les galiondgis (matelots), les spaïs et la soldatesque, gens en général adonnés à la boisson, être les fauteurs des désordres publics, et les instruments des révoltes qui affligent les villes principales de la Turquie. Plus dissimulés, les hommes des classes supérieures, et les cagots, qui ont la passion du vin, boivent en cachette, à l'insu de leurs serviteurs et de leurs femmes. » (POUQUEVILLE, *Voyage de la Grèce*, VI, 107-108.)

Qu'il soit grave, et rapide à venger un affront ;
 Qu'il aime mieux savoir le jeu du cimenterre
 Que tout ce qu'à vieillir on apprend sur la terre ;
 Qu'il ignore quel jour les soleils s'éteindront,
 Quand rouleront les mers sur les sables arides ¹ ;
 Mais qu'il soit brave et jeune, et préfère à des rides

45 Des cicatrices sur son front.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
 47 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Tel est, comparadgis, spahis, timariots ²,
 Le vrai guerrier croyant ! Mais celui qui se vante,
 Et qui tremble au moment de semer l'épouvante ³,
 Qui le dernier arrive aux camps impériaux,

48 *M* Tel est, spahis, tel est, bombardiers, timariots.

1. A notre connaissance, il n'y a pas de source particulière pour ces louanges de l'ignorance, mais seulement la notion traditionnelle du mépris de la science qui existe parmi les Turcs.

2. Voir la note de Hugo, p. 201. Ces définitions ne s'accordent pas avec ce que nous avons pu apprendre à propos des spahis et des timariots. La distinction principale des spahis est d'être un corps de cavalerie composé de jeunes gens élevés avec soin et destinés à former une troupe d'élite, comme les janissaires. Il est vrai qu'ils reçoivent souvent en récompense de leurs services des terres, qui deviennent des fiefs héréditaires. Les timariots sont ceux qui ont reçu du gouvernement ou hérité des *timars*, lots de terres conquises par l'empire, et qui ont l'obligation en temps de guerre de fournir à l'empire un certain nombre d'hommes armés et équipés et de marcher à leur tête.

3. * Dans les garnisons, au lieu de s'exercer aux manœuvres, les soldats turcs passent les jours à dormir, à fumer, à prendre du café, et à jouer de la mandoline. On promet à son camarade de couper un bon nombre de têtes ; il suffit d'entendre leurs conversations, quand on sait ce qu'ils peuvent un jour de combat, pour justifier l'adage qui les peint si bien, par ces mots :

« Féroces dans les camps, tremblans dans les batailles. » (POUQUEVILLE, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie...*, I, 243.)

Qui, lorsque d'une ville on a forcé la porte,
Ne fait pas, sous le poids du butin qu'il rapporte,
54 Plier l'essieu des chariots ;

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
56 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Celui qui d'une femme aime les entretiens ;
Celui qui ne sait pas dire dans une orgie
Quelle est d'un beau cheval la généalogie ¹ ; [102]
Qui cherche ailleurs qu'en soi force, amis et soutiens,
Sur de soyeux divans se couche avec mollesse,
Craint le soleil, sait lire, et par scrupule laisse
63 Tout le vin de Chypre aux chrétiens ;

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
65 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Celui-là, c'est un lâche, et non pas un guerrier.
Ce n'est pas lui qu'on voit dans la bataille ardente
Pousser un fier cheval à la housse pendante,
Le sabre en main, debout sur le large étrier ;
Il n'est bon qu'à presser des talons une mule,
En murmurant tout bas quelque vaine formule,
72 Comme un prêtre qui va prier ! ²

1. « On donne quatre-vingts ou cent piastres pour un cheval commun, moins estimé en général que l'âne ou le mulet ; mais un cheval d'une race arabe bien connue est sans prix. Le pacha de Damas, Abdallah-Pacha, venoit d'en acheter un trois mille piastres. L'histoire d'une jument fait souvent l'entretien du pays. » (CHA-TEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, II, 393-394.)

2. Ces deux petits tableaux rappellent le contraste que fait Chateaubriand entre l'arrivée d'Aben-Hamet à Grenade et son duel avec don Carlos. Dans la première de ces scènes « une mule paisible le

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
74 Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Mai 1828.

Date *M* 1-2 mai 1828 : *A* Mai 1828.

portoit lentement dans le pays où les Abencerages voloient jadis sur de belliqueux coursiers » pendant qu'il regardait tristement les tours de la ville. Après un arrêt il pressa les flancs de sa mule, s'écria « C'étoit écrit » et descendit vers Grenade. (*Les Aventures du dernier Abencerage*, pp. 8-10.) Dans l'autre scène Aben-Hamet, monté sur un cheval arabe et armé d'une épée trempée à Damas, « lança son coursier comme les Maures, et avec son large étrier tranchant, il coupa la jambe droite du cheval de don Carlos au-dessous du genou. » (*Ibid.*, p. 35.)

LA BATAILLE PERDUE — NOTICE

Ce poème est peut-être l'exemple le plus frappant du talent de Hugo pour un certain type d'amplification, celui qui consiste à prendre un thème d'une origine toute différente, à en choisir les traits les plus dramatiques et à le revêtir, sans perdre la valeur intrinsèque du thème, des couleurs de la civilisation qu'il veut peindre, dans le cas présent l'Orient turc. Partant de la traduction faite par son frère d'une des romances du roi Rodrigue, Victor Hugo a su transformer le poème original en développant seulement le monologue du roi et en rejetant dans un très court épilogue toute explication des circonstances. Si le point de départ de la *Bataille perdue* se trouve dans une source particulière, il n'en est pas ainsi des détails du poème. Il est possible de distinguer çà et là des renseignements sur le monde turc que Hugo a trouvés chez un auteur particulier, mais le plus souvent l'Orient qu'il évoque est basé sur des connaissances générales, non exemptes d'inexactitudes, qu'il ne pouvait manquer d'avoir après la lecture de n'importe quelle description de la Turquie.

À propos des sources, la question se présente des rapports probables entre la *Bataille perdue* et le *Poème de Rodrigue* d'Émile Deschamps, lui aussi inspiré par les romances espagnoles. L'épigraphe ne prouve rien, parce que les épigraphes de ce recueil ont généralement été ajoutées après coup, et d'ailleurs la manière dont Hugo s'est exprimé dans sa note au poème indiquerait que la note et probablement l'addition de l'épigraphe aussi sont postérieures à la publi-

cation des *Études françaises et étrangères* de Deschamps en novembre 1828. Mais Hugo et Deschamps étaient en rapports continuels en 1828, et chacun a dû connaître les travaux de l'autre. En tout cas, il est certain que les deux poèmes ont des ressemblances de technique trop frappantes pour qu'on puisse les négliger : de même que Hugo, en amplifiant le monologue de Rodrigue, a évoqué la civilisation musulmane, Deschamps, tout en suivant de plus près l'original, l'a amplifié pour évoquer l'Espagne. Comme Hugo pour l'Orient, Deschamps a essayé de montrer dans le dénombrement des possessions, l'attitude des divers types de serviteurs et les attributs de la royauté, le pouvoir absolu d'un monarque espagnol :

Il crie : « Ah ! quelle campagne !
Hier, de toute l'Espagne
J'étais le seigneur et roi ;
Xérès, Tolède, Séville,
Pas un bourg, pas une ville,
Hier qui ne fut à moi.

Hier, puissant et célèbre,
J'avais des châteaux sur l'Èbre,
Sur le Tage des châteaux ;
Dans la fournaise rougie,
Sur l'or à mon effigie
Retentissaient les marteaux.

Hier, deux mille chanoines
Et dix fois autant de moines
Jeûnaient tous pour mon salut ;
Et comtesses et marquises,
Au dernier tournoi conquises,
Chantaient mon nom sur le luth.

Hier, j'avais trois cents mules,
Des vents rapides émules,
Douze cents chiens haletants ;
Trois fous, et des grands sans nombre
Qui, pour saluer mon ombre,
Restaient au soleil longtemps.

Hier, j'avais douze armées... »